Zeitschrift: Revue Militaire Suisse
Herausgeber: Association de la Revue Militaire Suisse
Band: 107 (1962)
Heft: 12

Artikel: Souvenirs d'un attaché de l'air britannique en Suisse, de 1940 à 1945
Autor: Léderrey, Ernest
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-343137

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 12.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

« Où va l'OTAN? » s'est demandé le général d'armée J. Valluy, secrétaire général de l'Association du Traité de l'Atlantique, à la réunion du conseil de ce groupement [1]. Et il répond: « En dépit d'un projet de plan de dix ans, l'OTAN ne va a priori nulle part puisqu'elle n'a pas de chef et pas de buts naturels et précis, si ce n'est la recherche d'une parade défensive aux atteintes de l'adversaire. » Puis il demande, lui encore, une unité de commandement et un minimum d'unité politique.

Mais l'OTAN est là, avec toutes ses imperfections, et elle nous encadre. Nous ne pouvons l'ignorer car, à vues humaines, en cas de conflit généralisé en Europe, nous serions bien obligés et contents d'associer notre sort au sien.

Colonel-divisionnaire MONTFORT

Souvenirs d'un attaché de l'air britannique en Suisse, de 1940 à 1945 [2]

En confiant à son adjoint, P. R. Reid, le soin de rédiger ses mémoires, le général West « diplomate ailé » n'a pas eu la prétention d'apporter une notable contribution à l'histoire de la guerre. S'il s'est complu à soulever un coin du voile de son activité, plus ou moins clandestine, dans son P.C. de Berne, il l'a fait, semble-t-il, pour le plaisir de ses nombreux amis, en particulier de ceux qu'il a laissés en Suisse [3].

---

[1] Tenue du 1er au 6 juin 1962, à Lisbonne.

[2] *Winget Diplomat. The Life Story of Air Commodore « Freddie » West V. C.* Volume de 219 pages, relié et illustré, paru chez Chabbo et Windus, London, 1962.

[3] *Notice biographique.* Le général West est né en 1896. A la mort de son père, tué dans la guerre des Boers, sa mère la comtesse française Clémence de la

Dès 1939, comme elles le firent de 1914 à 1918, les légations des belligérants établies sur notre territoire pacifique s'y livrent à une activité guerrière, consistant à fournir à leur gouvernement tous renseignements utiles recueillis à l'intérieur des pays de leurs adversaires, derrière le front des troupes engagées. Il s'agit essentiellement d'informations, fournies par des espions soudoyés ou des agents bénévoles, sur la situation militaire (stationnements et mouvements des troupes), économique (production de l'industrie et des biens de consommation) et psychologique (moral de la population).

Disons-le d'emblée, l'ouvrage de P. R. Reid n'est pas un exposé systématique de toutes ces tâches. C'est une narration chronologique de faits, souvent anodins, rendue plaisante par un humour spécifiquement britannique difficile à traduire.

Tels quels, ces souvenirs du « diplomate ailé », qui servit son pays, sans quitter le nôtre, intéresseront certainement ceux qui ont connu les personnages dont ils font mention.

* * *

Lorsqu'il débarque à Berne, en 1940, West constate que le feu allumé dans le parc de la Légation ne l'a pas été en son honneur, mais bien pour brûler des documents avant le départ imminent pour le *Réduit national.* Dans cette attente West trouvera un réduit plus confortable au Schweizerhof.

Des avions de nationalité inconnue survolent dans la nuit la Suisse. Les Allemands prétendent qu'il s'agit de la R.A.F. et se plaignent de ce que celle-ci soit guidée par l'îlot

---

Garde de Saignes, l'emmène d'Angleterre à Milan, où il suit les cours du gymnase. En 1914, étudiant en droit à l'Université de Gênes, il s'engage dans l'armée britannique. L'année suivante le trouve lieutenant dans un régiment irlandais, le Royal Munster Fusilier. Transféré dans la R.A.F., en 1917, il abat l'as des pilotes de la Luftwaffe, le Freiherr (baron) v. Richthofen, avant d'être lui-même descendu quelques mois plus tard (1918) et de perdre une jambe. En 1921 Mlle Wynne Leslie devient Mme West. Sept ans plus tard le couple sera reçu par le pape Pie XI qui fut le professeur de West et son compagnon de varappe à Milan. En 1936, West est attaché de l'air en Finlande. En cette qualité, et devenu commodore, en 1939, il est transféré à Rome, puis en Suisse.

lumineux que forme notre pays. On devra se résoudre à l'obscurcir. West tente de mettre la R.A.F. hors de cause. Convoqué par le général Guisan et questionné sur les conséquences de Dunkerque, il proclame la supériorité de l'aviation britannique sur les pilotes et les chefs de l'aviation de l'Axe. « La guerre sera longue », ajoute-t-il, — « Nous le savons, réplique le général Guisan. Nous nous préparons depuis des années à faire réfléchir un envahisseur, à le convaincre que son intérêt stratégique est de nous laisser tranquilles. » Peu après la R.A.F. sauve la Grande-Bretagne. Ce succès ne convainct pas le roi d'Espagne, Alphonse, en visite à la légation. Il doute que la R.A.F. puisse venir à bout de la Luftwaffe et de l'aviation italienne réunies. « Je ne demande pas mieux que de vous croire, dit le roi, car je suis Field Marshall dans votre armée et ma femme est anglaise. » Il est aussi grand bridgeur, ce qui l'amène à raconter qu'une douairière, lui ayant confié que M. X. était un piètre partenaire, il lui fit remarquer que celui-ci passait pour un champion mondial de bridge. A quelques jours de là, surprise du roi qui entend la dame en question se vanter d'avoir joué avec M. X., bridgeur de première force et de s'être entendue à merveille avec lui!

La Gestapo était fort redoutée. On l'accusait de faire disparaître, par enlèvement ou assassinat, certaines personnalités gênantes. Un diplomate bulgare ami de West l'avertit — fait confirmé par Londres — qu'il figurait sur une liste de la Gestapo. Un garde du corps paraissait indiqué. On le trouva au bar du Palace à Lausanne. C'était un Russe blanc, Serge Osvievski qui, privé de papiers, n'avait pas pu accompagner sa femme anglaise et son fils en Grande-Bretagne. Champion de courses de bobs et d'autos, doté de biceps qui lui permettaient, d'un seul bras, de lever une lourde table, c'était un garde du corps et un chauffeur rêvés. Aussi fut-il engagé comme tels à une condition: de ne pas courtiser les girls de la légation. Ce choix ne convint pas à S. Ex. le ministre Kelly qui se réserva de congédier l'intéressé à la moindre incartade. Sans tenir compte de cette menace,

notre Russe, qui s'était rendu au bal du Bellevue et désirait danser avec la ravissante fille du ministre d'Espagne, valsant en ce moment avec un diplomate égyptien, fit appeler celui-ci au téléphone. Au retour du rival furieux, Serge aggrava son cas en lui lançant une tasse de café à la tête. Aussi désireux l'un que l'autre de ne pas ébruiter l'affaire, les deux antagonistes se réconcilièrent dans le bureau de West.

L'une des activités de la mission consistait à transmettre, à la *division météorologique* de Londres, des données sur le temps dans les différentes régions de la Suisse, de façon à faciliter l'engagement de la R.A.F. Celle-ci, en 1941, avait augmenté ses attaques diurnes, puis nocturnes sur l'Europe. Les rapports parvenus à Berne permirent de constater que les effets sur les objectifs en bordure de la mer étaient plus considérables que sur ceux de l'intérieur. West put aussi, à mi-avril, lorsque 200 bombardiers de la R.A.F. s'acharnèrent sur Kiel, signaler à Londres les effets de la destruction des « Deutschewerke ».

Parmi les propositions soumises à West, signalons celle, abracadabrante, d'une miss américaine qui voulait être envoyée à Marseille pour y *acheter progressivement* la flotte française, avant qu'elle ne tombe aux mains des Allemands. Blâmé pour avoir introduit cette sirène, Serge fut chargé de l'éconduire.

Une quantité d'*inventions* furent soumises à l'examen de West. 99 % se révèlèrent sans valeur. L'une des meilleures fut la *poudre D.D.T.* transmise plus tard aux Américains. Mais la matière plastique qui devait permettre la création sensationnelle d'un *avion invisible* resta elle aussi invisible. Avant de revenir sur une invention non moins funambulesque, venons-en à la mission essentielle de West et de ses collaborateurs: la *recherche de l'information*. On ne nous révèle ni l'organisation, ni l'étendue de ce réseau, mais West souligne les grands services rendus par des Suisses, hommes d'affaires, commerçants, industriels pouvant librement franchir la frontière. Est mentionné spécialement Michel Hollard. Les

rapports de cet agent[1] semblent avoir été remis aussi à l'E.M. suisse, dont les intérêts étaient devenus les mêmes que ceux des Alliés.

Convaincus que le seul danger qui menaçait leur pays était une invasion « nazi », les Suisses avaient le sentiment de servir leur propre cause en renseignant les Alliés. A ce propos, West remarque que le plan de défense de la Suisse repose sur une mobilisation *rapide*. Il serait gravement compromis si les troupes ne pouvaient à temps gagner le *Réduit national*. A cet effet, il faut prévenir l'envahisseur, se tenir au courant des moindres mouvements de troupes au-delà de la frontière.

Une autre question épineuse se posait aux autorités suisses. Certes, elles pouvaient compter sur la troupe, sur sa volonté et son habileté à tirer parti du terrain, renforcé d'obstacles naturels et artificiels, de routes, de tunnels et de ponts minés, prêts à être détruits, de canons sous roc, d'abris souterrains, de champs de mines, etc. Ces mesures entraveraient l'intervention, dans les Alpes, des chars blindés et des avions ennemis. En revanche, depuis des siècles, l'armée n'avait aucune expérience de la guerre. Elle n'avait manœuvré que contre un adversaire armé et se comportant comme elle. Etant admis que les combattants disposent d'approvisionnements suffisants, combien de temps tiendraient-ils, séparés de leur foyer et de leurs familles si l'envahisseur cherchait à faire pression sur leur moral par des exactions, le viol, le rapt, l'incendie, la torture, voire le meurtre? Dans le cas particulier il s'agissait d'empêcher Hitler de songer à mettre la main sur les communications d'Allemagne en Italie, but que l'occupation du Réduit national, expression d'une farouche volonté de défense, a certainement atteint.

Vers la fin de 1941, les légations des belligérants occupent les pentes au sud de l'Aar, à un jet de pierre les unes des

[1] Dont les exploits ont été décrits, par George Martelli, dans son livre *Agent Extraordinary* (Collins, London).

autres. Britanniques, Américains, Danois et Norvégiens ont, comme les Allemands, les Italiens, les Japonais, les Roumains et les Bulgares, leurs vues — mais leurs vues seulement — limitées par le panorama des Alpes, d'où émergent, comme des sentinelles, l'Eiger, le Mönch et la Jungfrau.

En 1942, du *côté britannique*, le ministre Clifford Norton est venu remplacer S. Ex. David Kelly vivement regretté à Berne. Il est secondé par les attachés militaires, colonels Cartwright (« Fanny » pour ses intimes) et Herbert Freyer, dont l'épouse, Pénélope, semble avoir joué un rôle aussi important que Mme Norton, restée populaire comme remarquable skieuse et « varappeuse ». L'équipe est complétée par Lomax, le « Tiger Lomax » qui, chargé de livrer des matières premières à notre pays, lui causa bien des soucis, notamment par l'établissement d'une *liste noire* contenant les noms de tous les Suisses trafiquant avec l'Allemagne et mis à l'index.

Du *côté américain*, le ministre Harrisson s'efface devant la forte personnalité du chef de l'O.S.S. (Office of Special Service) *Allen Dulles* — frère du ministre John Foster Dulles — qui ne cachait pas son rôle de chef du S.R. Il était assisté par le général Barnwell Rhett Legge, attaché militaire et par son adjoint, le colonel de Jonge.

A la tête de la *mission allemande* figurait le ministre Otto Köcher [1], secondé par le conseiller Théo Kordt, par le colonel v. Ilseman et surtout par le Freiherr (baron) von Bibra, cordialement détesté par les Suisses qui voyaient en lui le Gauleiter à eux destiné par Hitler. Vers la fin de la guerre, sentant le terrain devenu brûlant, il se fit transférer à Madrid.

* * *

Les prisonniers de guerre échappés, comme aussi les militaires réfugiés en Suisse, après avoir déposé leurs armes, pouvaient y circuler librement sous la surveillance des hautes

---

[1] Elevé à Bâle et parlant le « swytserdütsch », c'était un ami de notre pays qui, en 1945, préféra se suicider plutôt que de rentrer en Allemagne.

autorités locales. Assistance devait leur être donnée pour leur entretien, comme aussi pour regagner leur pays ou leur troupe. Toutefois, la seule voie utilisable, à travers la France de Vichy, avait été bloquée dès septembre 1942.

Or, le 6.9.41, le chef d'escadrille canadien Gilchrist qui, en juillet, participant à l'attaque des cuirassés *Scharnhorst* et *Gneisenau*, avait été abattu au-dessus de Brest, parvint à gagner Genève. Après avoir été interrogé par l'E.M. suisse et par West, auquel il fournit des renseignements fort intéressants, celui-ci s'aboucha avec des partisans en vue de rapatrier l'intéressé à travers la France. On lui adjoignit le lieutenant Chandos Blair, des Seaforth Highlander, qui, coupé de sa division écossaise, le 10.5.40, avait dû se réfugier en Suisse avec une centaine d'hommes.

Ces deux officiers réussirent, à travers l'Espagne, à gagner l'Angleterre. Tel ne fut pas le cas d'un pilote de la R.A.F. d'origine norvégienne. Réfugié en Suisse, il avait d'emblée paru suspect à West qui lui tendit un piège. Connaissant l'aérodrome d'où l'aviateur prétendait s'être envolé, le général fit allusion à une hypothétique barmaid, Marie, et à un bar « The George » qui ne l'était pas moins. Le Norvégien ayant déclaré connaître fort bien l'aguichante Marie fut prié de la rejoindre et remis aux autorités suisses à l'effet de renvoyer à la Gestapo son maladroit agent.

Revenons aux inventions. Cette fois-ci, il s'agissait rien de moins que d'un *rayon capable de stopper des moteurs d'autos et d'avions*. Cette offre sensationnelle retint l'attention de West et de Legge. Rendez-vous est pris avec l'inventeur sur les bords du Léman. L'auto de West est conduite par Serge, celle de Legge par de Jonge. Les deux véhicules sont à environ un mille de la cabane où se trouvent la machinerie et West Legge, avec un drapeau blanc, donne le signal du départ. Les autos avancent gaillardement. Résultat négatif. Nouvel essai, nouvel échec. Sans se décourager l'inventeur propose de renforcer les rayons. « En ma qualité d'officier de l'armée, je veux bien risquer ma vie pour mon pays, » déclare

de Jonge en se tournant vers Serge. « Et vous? » L'interpellé attend la décision de West, « allez-y, ordonne celui-ci, peut-être serez-vous exécuté, ce que vous méritez depuis longtemps! » De Jonge, de son côté, promet à Serge de faire exécuter une marche funèbre cosaque lors de son enterrement. Sous ces auspices peu réconfortants, l'expérience est reprise. West voit le soi-disant inventeur jongler avec des leviers, manipulation qui produit des étincelles aveuglantes, puis un jet de flammes et finalement une explosion formidable suivie d'une âcre fumée qui chasse West hors de la cabane et l'oblige à aller, à la vaudoise, boire un demi avec les rescapés.

Un heureux hasard va permettre au général de compenser sa mésaventure. Il reçoit un jour, d'un Roumain rencontré autrefois à Rome, un volumineux paquet accompagné du billet suivant: « Je tiens à participer à la lutte que mène l'Angleterre pour la liberté et la démocratie. Voici ma contribution! » Elle va se révéler d'une valeur exceptionnelle. Pour l'instant on ignore s'il s'agit d'une invention ou d'une bombe à retardement. Aussi est-ce avec une extrême prudence que l'on ouvre l'emballage. Il laisse apparaître une boîte en étain portant en gros caractères «*Geheim*» et, en sous-scription: «*Nicht per Flugzeug zu transportieren*». Et pourtant, c'est un aviateur qui en avait été chargé. Celui-ci comme l'apprit plus tard West, s'était écrasé, aux environs de Rome, dans le jardin et sous les yeux du donateur qui s'était hâté de dépouiller le cadavre, avant l'arrivée des carabinieri et d'apporter sa trouvaille en Suisse. Restait à déterminer, ce qui était l'affaire de Londres, s'il s'agissait de documents falsifiés, destinés à induire en erreur, ou alors authentiques et dans ce cas d'une valeur exceptionnelle, vu que les 300 cartes avec index et d'autres pièces, contenues dans la boîte, permettaient non seulement de déterminer le stationnement des appareils et des équipages de l'aviation de l'Axe en Italie, mais encore de se rendre compte de leurs pertes, des renforts reçus et demandés. L'une des premières

lettres était signée Kesselring. Une première tranche de ces renseignements providentiels — puisque tombés du ciel — fut câblée à Londres qui en confirma la grande valeur et réclama le tout. Cela valut aux chiffreurs un supplément de travail journalier, durant tout un mois.

En février 1943, un Mosquito de la R.A.F. atterrit sur l'aérodrome de Berne. Sains et saufs, les deux hommes de l'équipage se montrent enchantés de n'avoir pas eu besoin de mâcher et d'avaler les documents en papier de riz qu'ils transportaient. West obtint que les Allemands ne seraient pas autorisés à voir l'appareil. Vu sa valeur exceptionnelle, l'équipage fut réclamé par Londres. West eut l'idée d'échanger ces deux hommes contre trois aviateurs allemands. Cette proposition agréée, les cinq bénéficiaires furent réunis sur le quai de la gare de Bâle. Mais, au dernier moment, deux des Allemands refusèrent d'être rapatriés. Leur légation n'en remit pas moins aux Britanniques des laissez-passer à travers la France. De Madrid ceux-ci firent savoir que sauf le bombardement de leur train... par la R.A.F.! le voyage s'était bien effectué.

Moins heureux furent les équipages de deux avions venant d'Afrique. Trompés par le mauvais temps, ils heurtèrent la montagne et vinrent s'écraser en Suisse. Cette catastrophe causa 14 morts qui furent enterrés dans le cimetière britannique de Vevey au milieu d'un grand concours de sympathisants. L'armée suisse fournit une garde d'honneur, une musique militaire et un détachement qui tira les salves réglementaires. « Jamais de ma vie je n'ai vu autant de couronnes » écrit West. L'une d'elle était dédiée « Aux courageux aviateurs britanniques morts pour leur pays et pour la liberté du monde ». Les cercueils étaient portés par des aviateurs évadés ou internés de la R.A.F. Le fait qu'ils marchaient la tête baissée fut interprété comme une marque particulière de dévotion. En réalité, ils exécutaient un ordre, donné par West, pour dépister des photographes allemands qu'il connaissait de vue. Serge qui les avait aussi repérés

s'offrit le plaisir de verser de l'eau dans le carburateur de leur auto.

Intermède comique: West est intrigué par une note trouvée sur son bureau. Il s'agit d'une facture demandant au Ministère de l'aviation de rembourser les frais d'achat d'un chapeau noir, d'une cravate noire, d'un parapluie, de gants de peau et... d'une couronne funéraire! Un partisan, entré clandestinement en Suisse, vint plus tard éclaircir le mystère. Le pétitionnaire se trouvait quelque part en France, où il avait pénétré dans des conditions vaudevillesques. Dans un village, près de la frontière, en représailles contre le maquis, la Gestapo avait mis le feu à l'église, après y avoir enfermé un certain nombre d'hommes. Le commandement allemand prétendit qu'il s'agissait d'un accident et autorisa les Genevois à prendre part aux obsèques. Ces faits furent relatés par la presse de Genève. En ayant pris connaissance, notre homme, désireux de passer en France, y réussit, mêlé à la foule, grâce aux accessoires mentionnés plus haut, en particulier, à la couronne funéraire.

* * *

En 1943 les violations de notre espace aérien augmentent. West, à bout d'arguments, passe son temps à se rendre au Palais fédéral pour y présenter des excuses que l'E.M. suisse accepte, sans y croire.

En mars, deux généraux de brigade newzélandais se présentent à West. Capturés en Afrique et enfermés dans un château près de Florence, ils avaient réussi à s'en évader par un tunnel qui leur avait coûté 7 mois de travail. Le général *Hargest* avait combattu durant la première guerre mondiale en Egypte, à Gallipoli et en France [1]. Dans la seconde, il commandait une brigade d'infanterie. Le général *Miles* était à la tête de l'artillerie de la division newzélandaise. Après avoir fourni

---

[1] Il avait écrit le récit de sa première évasion dans un livre intitulé *Farewell Campo 12*.

d'utiles renseignements, tous deux tentèrent de regagner l'Angleterre. Hargest y parvint, tandis que son infortuné camarade fut trouvé mort dans la prison d'une petite localité sise à la frontière franco-espagnole.

Un certain nombre de femmes mariées, séparées de leur mari, vivaient en Suisse. C'étaient en général les épouses d'étrangers fortunés — Français, Belges, Allemands, Italiens — désireuses d'échapper aux bombardements. Le confort et le luxe, que d'aucunes trouvaient dans notre pays, amenèrent un relâchement des mœurs et la désunion de plusieurs ménages. Un relâchement identique se manifestait parmi certaines femmes suisses, trop apitoyées par les internés. West mentionne encore le cas d'un diplomate allié, dont la femme, restée à l'étranger, était remplacée, à son chevet d'hôpital, par une jeune Allemande portant un bébé dans ses bras.

Parmi les informateurs les plus précieux de West figurait le dentiste australien Phillip Dear, dont la clientèle sélecte, se recrutait, entre autres, parmi les épouses d'industriels « nazis » qui le prenaient souvent comme confident. L'une d'elles, la bouche maintenue ouverte, attendait impatiemment que le dentiste, pressé de décrire à West les effets du bombardement de Munich, vienne la délivrer. Il fallut l'appel de sa secrétaire angoissée pour l'y décider. « Docteur, docteur, avait-elle crié, la comtesse ne peut ni parler, ni avaler, je crois qu'elle se meurt ! »

Vers cette époque, à l'occasion du bombardement effectué, sur les anciennes usines Zeppelin, à Friederichshafen, West fut en mesure de convier certains officiers suisses à y assister, de la frontière et jumelles aux yeux. Les appareils qui y avaient pris part échappèrent à la Luftwaffe, qui guettait leur retour, en se retirant sur l'Afrique du Nord.

Le 14.6.43, les Alliés prennent pied en Sicile ; un mois et demi plus tard, Mussolini est arrêté, le roi remonte sur le trône. West convoque les attachés alliés en vue d'envisager la répercussion de ces événements en Suisse.

Les Allemands continueront certainement la lutte dans la Péninsule, mais dans des conditions précaires, vu la nécessité de ravitailler, au besoin de renforcer leurs troupes et d'assurer leurs évacuations. Par le Brenner inlassablement bombardé par les Alliés? A la longue, la chose ne sera guère possible. Par la Suisse? Mais Hitler sait qu'elle a prévu le cas, préparé la destruction totale des routes et voies ferrées dont il aurait besoin et qu'elle l'a assurée en occupant le Réduit national. Que feront les Italiens? Leur armée pourra-t-elle continuer à se battre? Dans quelle mesure pourra-t-on compter sur des partisans autres que communistes? Et enfin quelle sera l'attitude de la Légation d'Italie à Berne?

Tout autant de questions étudiées aussi par l'E.M. suisse qui mit sur pied une vaste organisation destinée à recueillir les réfugiés. Compte fut tenu de certaines suggestions des Alliés concernant la répartition de ces derniers.

West reçut la visite de la comtesse Yolande Calvi di Pergolo, fille du roi Victor-Emmanuel, venue se renseigner sur le sort de ses deux sœurs. Celui de la princesse Mafalda, femme de Philippe de Hesse, put être déterminé. Internée dans le camp de Buchenwald, elle y figurait sous le numéro 262. Témoignage émouvant de solidarité dans le malheur, après sa mort survenue en 1944, sa voisine de lit, une prostituée devenue son amie, remit deux bagues aux enfants de la princesse.

Un peu plus tard, une autre princesse, Marie-José, future reine d'Italie, qui avec ses quatre enfants vivait en Suisse, vint à son tour rendre visite à West. En 1920, âgée de 14 ans, à l'occasion d'une réception à la cour de Belgique, elle avait fait à West les honneurs d'une galerie de tableaux du Palais royal. Au vif désappointement de celui-ci, un « vieux gentleman barbu » raconta-t-il à la princesse, était venu la remplacer. « Je regrette de vous avoir oublié, répliqua-t-elle malicieusement, mais je me souviens fort bien du vieux gentleman barbu. »

Ce même jour, annoncé de Londres sous le pseudonyme Monsieur trente-trois » et impatiemment attendu, se pré-

sentait à West le commandant Blanchard. Le retard de cet officier belge provenait du fait que, arrêté et torturé par la Gestapo, pour avoir secouru des aviateurs alliés, il avait dû attendre, après sa libération, que se cicatrisent les nombreuses brûlures de cigarettes dont son corps était recouvert.

Parmi la foule des réfugiés en Suisse se trouvait un as de l'aviation italienne, le *général Vittorio Marchesi*. West en ayant eu connaissance recourut à son épouse, Wynne qui déploya des ruses d'Apache pour repérer le général, aux environ de Neuchâtel, et savoir si les Alliés pouvaient compter sur lui. Marchesi, ensorcelé, fut transféré à Berne où, grâce à son expérience et à ses compétences, cet ex-collaborateur de Kesselring et de Rommel, rendit d'éminents services.

* * *

L'attentat manqué contre Hitler [1] et les débarquements réussis au nord puis au sud de la France constituent les événements marquants de 1944. L'équipe formée par West, Legge, Marchesi, Cartwright et le polyglotte Fryer parvint à établir que, dans la France méridionale, aux cinq à six mille avions alliés, la Luftwaffe ne pouvait guère opposer que 200 appareils. Dans cette région, les sabotages entrepris par le maquis entravait l'action coordonnée de la Wehrmacht. Un contact étroit fut établi avec ces partisans reconnaissables à leur brassard tricolore. La France du Sud était devenue un étrange noman's-land dans lequel circulaient des soldats ayant caché leurs armes et des détachements de la Gestapo. Routes et voies ferrées étaient encombrées par des convois de prisonniers, escortés souvent par un seul homme armé d'une grenade à main et d'un pistolet. Un contact est établi avec les partisans en vue de recueillir les informations provenant des départements de la Provence et du Jura, pour les transmettre rapidement au G.Q.G.

---

[1] Il a fait l'objet d'un captivant ouvrage d'Allen Dulles intitulé « *Germany's Untergrund* ».

Durant l'hiver 1944/45, les attachés alliés participèrent à l'échange des prisonniers de guerre malades et blessés organisé à travers la Suisse par le C.I.C.R.

De nombreux Russes, hommes et femmes, astreints, en Allemagne, à travailler sur les champs ou dans les usines, s'étaient réfugiés en Suisse. Pour remercier le ministre Norton de s'être occupé d'eux, ils voulurent le récompenser. A cet effet, raconte West, ils organisèrent, dans un hôtel, une fête au cours de laquelle une peinture représentant un paysage russe lui serait offerte. Mais sur le tableau figurait un porc... efflanqué. Qu'on laisse croire que dans l'ex-sainte Russie cet animal mourait de faim, cela les donateurs ne pouvaient l'admettre. Aussi la fête fut-elle renvoyée jusqu'à ce que le peintre, contre son gré, eut engraissé l'objet du litige au point, selon West, d'en faire une génisse.

Au début d'avril 43, un groupe d'officiers, évadés de Colditz avait, au bout de six mois, atteint la Suisse, leur chef Pat Reid avait trouvé dans la bibliothèque de ce château, un ouvrage consacré au développement des fusées, spécialement en Allemagne, dans les 20 à 30 dernières années. On y décrivait les techniques et expériences faites à *Peenemunde*, mentionné comme centre de recherches sur la matière. Malgré son importance, cette découverte resta inutilisée. Toutefois, lorsque, deux ans plus tard, le nom de cette localité vint aux oreilles de West, il fut en mesure d'envoyer quelques données à Londres et d'y ajouter des renseignements sur les bombes volantes et certaines places de lancement fournis par des industriels suisses, notamment par Michel Hollard.

En avril 1945, Mussolini, entouré de quelques fidèles, est signalé en marche de Milan sur Côme, ce qui laisse présager une entrée en Suisse. West se porte à sa rencontre, mais à Chiasso, il apprend la fin lamentable du duce et de son amie Claretta Petacci, tous deux pendus par des communistes.

A ce moment-là, Allen Dulles négocie les termes d'un armistice avec le maréchal Alexander (Q. G. Caserta) et le général v. Vietinghof subordonné au maréchal Kesselring (Q.G.

au Tyrol). La mission de West touche à sa fin. Avant de regagner l'Angleterre, il se rend à Milan et de là va voir sa vieille nourrice qui termine ses jours dans un couvent. Dans son bureau du Ministère de l'air, à Londres, il reçoit un visiteur qui lui demande: « Croyez-vous à une nouvelle guerre ces dix prochaines années? » Sur une réponse négative, l'interlocuteur poursuit: « Dans ce cas, rien ne s'oppose à ce que vous preniez votre retraite pour entrer dans l'industrie. Mon frère Arthur Rank, dans l'espoir de favoriser une meilleure entente entre les peuples, envisage de mettre sur pied une organisation mondiale pour la diffusion de films britanniques. Vous seriez son collaborateur rêvé. »

Freddie West s'est laissé convaincre. Devenu directeur des services de distribution outre-mer de l'Organisation Rank, le « diplomate ailé » a atterri sur un champ d'action qu'il trouve fascinant.

Colonel Ernest LÉDERREY

Le nouveau radar de grande portée
L'AQUITAINE

Ce radar a été récemment présenté aux autorités ministérielles et militaires, ainsi qu'à un public de techniciens et à la presse. Il s'agit d'un ensemble élaboré par la Compagnie Thomson-Houston, très connue par ses réalisations électroniques et dans le domaine de la télévision. Le programme de *l'Aquitaine* a été établi par la Direction des études et fabrications d'armement (D.E.F.A.) de la Délégation ministérielle pour l'armement, en liaison avec le Laboratoire de recherches balistiques et aérodynamiques de Vernon.